

LE PETARD

MONTREAL, 9 Avril 1881.

Le nez de M. Piédebout.

Il y a des gens à qui tout réussit en ce monde, M. Piédebout—Anatole pour les dames—est de ceux-là.

Dans sa jeunesse, M. Piédebout n'était ni plus beau ni plus laid que vous et moi; les connaisseurs, ou mieux les connaisseur-ses le trouvaient plutôt laid.

Et cela, grâce à un appendice nasal qui promettait déjà beaucoup, et qui depuis a tenu plus que ces promesses, au grand désespoir d'Anatole.

Son nez à ce moment là était tout un poème, aujourd'hui c'est toute une histoire.

Les changements de saison, de température y sont reproduits avec une facilité surprenante.

Fait il chaud: son nez prend des teintes sang de bœuf.

Fait il froid: il devient violacé. Le printemps le fait ressembler à un amas de tubercules.

L'été à une taupinière.

L'automne à une grappe de muscat.

Bref, toutes les productions de la nature y sont représentées.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces changements physiques s'opèrent aussi au moral. Son nez est le véritable baromètre de son humeur.

Parti jeune d'un village du pays, sans ressources, sans parents, ses débuts furent rudes, il lutta, et finit par triompher des mille obstacles que crée la misère.

Aujourd'hui M. Piédebout est rédacteur en chef du... — mais, chut! mon directeur interdit les personnalités.

Son journal est une véritable girouette;

Il dit tantôt oui, tantôt non.

Un jour, il est rouge, le lendemain bleu.

Il est pour, ou contre; selon que son nez est au variable ou au beau fixe.

Malgré cela, et comme je le disais en commençant, Anatole est un homme heureux; ses collaborateurs l'estiment; sa femme, ses enfants l'adorent; sa belle mère le cajole, l'entoure d'atten-

tions, empêche ses faux cols, reprend ses chaussettes, et joint à ses qualités celle d'être muette; il n'est pas jusqu'à sa concierge qui le respecte et le traite de grand homme; vous le voyez rien ne manque à son bonheur.

Un jour que son nez, ce nez mesyeilleux avait des teintes roses des plus engageantes, je me hasardai à lui demander l'explication de ce bonheur.

—Mon ami, me dit-il, pour être heureux en affaires comme en ménage, que faut-il? avoir du nez! Et il ajoutait en caressant amicalement son appendice qui présentait un aspect tout particulier:

"J'en ai".....

Ce jour là, son journal fut au beau fixe!

MEDERIC BLOCK.

LE PETIT VIEUX.

Il s'appelle François-Xavier, depuis que son front, aujourd'hui dénudé, reçut de M. le curé l'eau sainte et les prières sacramentelles qui n'ont pas eu le don d'en conserver les cheveux; mais il préfère le nom de Frank et se fait appeler ainsi par les femmes.

Le petit vieux se lève tard et passe à sa toilette un temps considérable; les minutes de la coquette ne sont rien auprès des siennes; son lavabo est un véritable arsenal d'armes défensives contre les années: une foule de petits pots pleins de crèmes bizarres dont le but est de cacher les rides innombrables, y côtoient les flacons de toutes nuances remplis de liqueurs de toutes sortes, dentifrices surprenants pour le nettoyage de ses dents absentes, teintures merveilleuses pour sa barbe qui blanchit et ses cheveux qui tombent.

Chaque matin, F. X. fait un emploi étonnants de pâtes d'amandes et de lait d'Iris; les rides de ses mains et de sa figure ne disparaissent que sous une épaisse couche de ses ingrédients; il inonde sa pauvre tête, qui n'offre plus que l'aspect d'un bilboquet, d'élixir sans pareils pour la repousse des cheveux, et chaque jour il passe des heures entières devant sa glace, guettant les progrès de son crâne qui n'en peut mais. Il ramène avec rage les dernières mèches qui restent et les sépare derrière par une longue raie jusque dans le dos, ressource des gens qui ne peuvent

plus la faire sur la tête; il plaque de volumineux accroches cœur sur ses tempes qui se rident et se dégarnissent, puis passe au noir ses sourcils blanc et sa moustache poivre et sel. Il rase le reste de sa figure, préférant à la barbe entière qui le trahirait, la poudre de riz dont il enfarine ses joues pendantes.

Il porte des pantalons collants et, quoique n'ayant pas la moindre notion d'équitation, il veut avoir l'air de monter à cheval; dès qu'il pleut, il met des bottes dans lesquelles ballottent ses pauvres mollets amaigris.

Il se chausse de souliers étroits et pointus dans lesquels son pied paraît petit, mais on les cors et les œils-de-perdrix le font terriblement souffrir; F. X. se souvient:

Qu'il faut souffrir pour être belle.

En hiver, il enveloppe son agréable personne d'un grand ulster dans lequel s'entortillent ses jambes qui flageolent et se perd son corps qui se casse de partout.

Ses cols sont raides et soutiennent mal son cou fatigué; il porte binocle pour cacher la teinte vitreuse de ses yeux morts et relève son regard éteint en allongeant par des touches de fusain ses cils et ses sourcils clairsemés.

Ses chapeaux sont fantastiques petits comme sa tête et semblant en mesurer le peu de cervelle; ses gants sont jaunes comme ceux des petits poissons, et le mouchoir qu'il porte au côté est horriblement parfumé: il le sort à la musique, en wagon; c'est sa manière d'appeler l'attention.

Dans la rue, il défigurent les femmes qui passent, les lorgne et s'étonne qu'elles l'appellent idiot; souvent son admiration le rend ridicule; ses œillades l'empêchent de voir les trottoirs; il fait des chutes sur les pavés ou bouscule un mari qu'il ne voyait pas et auquel il se contente de faire des excuses plates.

Mais qu'on le voie à la ville, ou à la campagne, à pieds ou en voiture, Frank est toujours ciré, soigné, gommé. On dirait, en le voyant marcher raide et délicat, un bâton de cosmétique qui se promène; il a quarante ans bien sonnés, mais fait tous ses efforts pour en paraître vingt cinq, ce qui lui réussit assez bien à vingt pas pour les myopes et de près pour les aveugles qui ne peuvent

pas voir sa patte d'oie, ses yeux ternes et les poils roux ou blancs qu'il a oublié de teindre.

Quand il mourra, il sera très laid; n'étant pas beau naturellement et n'ayant plus à ce moment; les ressources de l'art. Mais alors il devra sentir bien bon, car de son vivant il pu ferme.

BOMBENLERT.

La Prévoté à Ste. Cunégonde.

Dans cette intéressante municipalité quand on est à court de magistrats pour juger les délinquants, on fait venir le juge banale de la municipalité voisine: "Notre Dame de toutes Grâces." Dans le cours de l'été dernier, un jeune homme comparait devant notre juge, magistrat ou grand Prévost, comme vous voudrez l'appeler.

Le magistrat.—Vous êtes accusé de vous être battu hier dans une cour de la rue St Joseph.

Le prévenu.—C'est faux, j'mai pas battu, j'étais là pour voir faire les autres.

Le magistrat.—L'officier de police qui vous a arrêté, dépose et dit: qu'ayant été appeler hier pour une bataille dans une cour de la rue St Joseph, il n'a trouver personne dans cette cour, que vous qui étiez à colifourchon sur la clôture; et vous ne répondez rien à cette accusation, malheureux

Deux mois de prison ou dix piastres d'amende, aux travaux forcés!!!!.....

Voilà ce que c'est qu'un juge de toutes Grâces.

Elle est rude cette grâce là

M. le Rédacteur,

On se demande pourquoi les Turcs ont vaincus les grecs, c'est-à-dire pourquoi le Coran a vaincu l'Évangile.

C'est bien simple, mon Dieu! Les Turcs sont vaincus parce que le Dieu d'Israël est avec eux, puisque son fils est parmi eux.

—Oh! Oh! dira *Le Nouveau Monde.*

—Mais oui, et vous même le dite chaque matin et chaque soir.

—Oh! Oh! Oh! redira *Le Nouveau-Monde.*

—Écoutez. Ne dites-vous pas tous les jours:

—*Pater noster qui es in caelis* son p'tit fils est turc.....

—Eh bien! est-ce vrai?

Si *Le Nouveau-Monde* ne répond rien la victoire est à nous.

Veillez agréer, Monsieur le Rédacteur, mes respectueuses salutations.

J'AI MAL-AU NEZ.